

Dictée du lundi 23 janvier 2023.

## Boule de Suif. Incipit

Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment. Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée ou d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue sitôt qu'ils s'arrêtaient. On voyait surtout des mobilisés, gens pacifiques, rentiers tranquilles, pliant sous le poids du fusil ; des petits **moblots** alertes, faciles à l'épouvante et prompts à l'enthousiasme, prêts à l'attaque comme à la fuite ; puis, au milieu d'eux, quelques **culottes rouges**, débris d'une division moulue dans une grande bataille ; des artilleurs sombres alignés avec des fantassins divers ; et, parfois, le casque brillant d'un dragon au pied pesant qui suivait avec peine la marche plus légère des **lignards**.

Des légions de **francs-tireurs** aux appellations héroïques : « les Vengeurs de la Défaite — les Citoyens de la Tombe — les Partageurs de la Mort » — passaient à leur tour, avec des airs de bandits.

Leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en graines, ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leurs écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de flanelle et de galons, parlaient d'une voix retentissante, discutaient plans de campagne, et prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs épaules de fanfarons ; mais ils redoutaient parfois leurs propres soldats, gens de sac et de corde, souvent braves à outrance, pillards et débauchés.

Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on.

La Garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois ses propres sentinelles, et se préparant au combat quand un petit lapin remuait sous des broussailles, était rentrée dans ses foyers. Ses armes, ses uniformes, tout son attirail meurtrier, dont elle épouvantait naguère les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde, avaient subitement disparu.

Les derniers soldats français venaient enfin de traverser la Seine pour gagner Pont-Audemer par Saint-Sever et Bourg-Achard ; et, marchant après tous, le général, désespéré, ne pouvant rien tenter avec ces loques disparates, éperdu lui-même dans la grande débâcle d'un peuple habitué à vaincre et désastreusement battu malgré sa bravoure légendaire, s'en allait à pied, entre deux officiers d'ordonnance.

Puis un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient plané sur la cité. Beaucoup de bourgeois bedonnants, émasculés par le commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs, tremblant qu'on ne considérât comme une arme leurs broches à rôtir ou leurs grands couteaux de cuisine.

La vie semblait arrêtée ; les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'anxiété de l'attente faisait désirer la venue de l'ennemi.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le départ des troupes françaises, quelques uhlans, sortis on ne sait d'où, traversèrent la ville avec célérité. Puis, un peu plus tard, une masse noire descendit de la côte Sainte-Catherine, tandis que deux autres flots envahisseurs apparaissaient par les routes de Darnetal et de Boisguillaume. Les **avant-gardes** des trois corps, juste au même moment, se joignirent sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; et par toutes les rues voisines, l'armée allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les pavés sous leur pas dur et rythmé.

Des commandements criés d'une voix inconnue et gutturale montaient le long des maisons qui semblaient mortes et désertes, tandis que, derrière les volets fermés, des yeux guettaient ces hommes victorieux, maîtres de la cité, des fortunes et des vies(...)

- **VOCABULAIRE :**

- **Les moblots** : Dérivé de **mobile**, avec le suffixe -ot. Moblot sonne comme flingot. Soldat de l'ancienne garde nationale mobile, en 1848 et 1871.
- **Les culottes rouges** : **métonymie** - l'expression désigne les soldats qui portaient l'uniforme de la cavalerie française sous N III
- **Les lignards** : Soldat composant l'infanterie de ligne.  
(Électricité, Télécommunications) Ouvrier monteur de lignes électriques ou téléphoniques, technicien de maintenance de ces lignes.
- **Francs-tireurs** : acc des noms composés FICHE VOCAB ORTHO

## FICHE VOCAB ORTHO 2

### Accord des noms composés :

On appelle mot composé, un nom formé de **deux ou trois** mots : un bateau-mouche, une pomme de terre.

D'une manière générale, dans un mot composé, seuls l'adjectif et le nom peuvent prendre la marque du pluriel. Les autres éléments (verbe, adverbe, préposition) restent invariables.

Pour former le pluriel d'un mot composé, il faut identifier la nature de chacun de leurs éléments.

Le **verbe**, l'**adverbe** et la **préposition** sont toujours **invariables** dans un nom composé. L'**adjectif s'accorde** toujours.

des **sèche**-linge ; des **arcs**-en-ciel ; des **basses**-cours

En général, le **nom s'accorde** mais il peut ne pas s'accorder en fonction du sens.

deslave-vaisselle : *on lave la vaisselle*  
des tire-bouchons : *on retire des bouchons*

Mots composés	
nom + nom	un chou-fleur des choux-fleurs
adjectif + nom	une longue-vue des longues-vues
nom + préposition + nom	une pomme de terre des pommes de terre
verbe + nom	un porte-bagages des porte-bagages un tire-bouchon des tire-bouchons un porte-parole des porte-paroles
adverbe + nom	une avant-garde des avant-gardes

## L'AUTEUR : **Guy de Maupassant** (1850. 1893)

Écrivain français, Guy de Maupassant est né au château de Miromesnil, près de Tourville-sur-Arques (Seine-Maritime) le 5 août 1850.

Descendant par son père d'une ancienne famille lorraine, anoblie par Marie-Thérèse d'Autriche et installée au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement en Normandie, Maupassant n'en était pas moins par sa mère, née Laure Le Poittevin, un vrai Normand. Lorsque ses parents décidèrent de se séparer à l'amiable, alors qu'il était encore tout enfant, c'est à sa mère que Guy, avec son jeune frère Hervé, fut confié, et c'est sa mère qui veilla, un peu jalousement, sur sa première éducation. Elle avait été la compagne de jeux de [Gustave Flaubert](#) et la sœur de cet Albert Le Poittevin, jeune poète très tôt disparu, qui lui avait donné une passion des lettres qu'à son tour elle transmit à son fils, dont elle facilita de son mieux la vocation littéraire.

Dans sa propriété des Verguies, à Étretat, où elle s'était retirée et où Maupassant passa son enfance, elle dirigea minutieusement ses premières lectures, lui révélant en particulier William [Shakespeare](#). Mais, pour tout le reste, elle lui laissa la plus grande liberté, et les premières années de l'écrivain, qui était doué d'une vigueur physique remarquable, furent certainement les plus heureuses et même les seules vraiment heureuses de sa vie.

Sans contrainte, seul ou en compagnie d'une mère indulgente pour toutes ses fantaisies, il courait à travers les champs, faisait de longues promenades sur les falaises ou en mer, dans les barques de pêcheurs, et c'est dès cette époque qu'il acquit cette connaissance directe et profonde du pays et du peuple normands qu'on retrouvera dans tant de ses nouvelles.

Lorsque son fils eut treize ans, Mme de Maupassant se résigna cependant à le placer comme pensionnaire au séminaire d'Yvetot. Guy y travailla fort peu. Il s'y sentit isolé, froissé par des camarades grossiers. L'internat lui était insupportable et plus encore les manières ecclésiastiques, qui lui donnèrent un dégoût de la religion qu'il devait garder toute sa vie. Sa seule consolation était d'écrire des vers. Certains d'entre eux, qui raillaient ses maîtres, furent un jour saisis par le directeur du séminaire, et le jeune homme, renvoyé, dut entrer, toujours comme pensionnaire, au lycée de Rouen, où il se montra assez brillant élève et passa aisément son baccalauréat.

Lorsque éclata **la guerre de 1870**, Guy de Maupassant avait vingt ans. Il s'engagea et vit l'invasion de la Normandie dont il a laissé une peinture célèbre dans **Boule de Suif** (1880).

Après l'armistice, impatient de vivre à Paris, il accepta un emploi au ministère de la Marine, avec de médiocres appointements qui s'améliorèrent un peu lorsque, au début de 1879, il se fit muter au ministère de l'Instruction publique. Il était bien loin d'ailleurs

d'être un fonctionnaire exemplaire, et c'est surtout en spectateur qu'il connut la vie de bureaucrate, dont *L'Héritage*, *La Parure*, etc., nous donnent des esquisses.

Vigoureux, en pleine santé, très gai, adorant les farces, ne donnant encore aucun signe de la maladie nerveuse qui devait l'emporter prématurément, il se jetait avec gourmandise sur tous les plaisirs de la capitale. Sa passion principale, c'est toutefois le canotage sur les bords de la Seine, en compagnie de joyeux camarades et de demoiselles peu farouches, parties hebdomadaires que rien n'aurait pu lui faire sacrifier et dont on retrouvera l'atmosphère dans la nouvelle intitulée *Mouche*.

Il travaillait aussi, pourtant. Non pas dans son bureau du ministère, mais auprès de **Flaubert**, auquel sa mère l'avait confié et qui, de 1873 à 1880, veillera avec le plus grand soin sur les années d'apprentissage du jeune écrivain, lui conseillant telle ou telle lecture, l'exhortant à tout sacrifier à la seule cause de l'art, lisant et corrigeant ses premiers manuscrits, le prenant même pour collaborateur, puisqu'il le chargea de diverses recherches nécessitées alors par la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*. Flaubert imposa à Maupassant les sévères et minutieuses exigences de l'esthétique réaliste. Il lui apprit à regarder le monde, à s'exercer à la description précise, à rechercher patiemment l'exactitude du détail vécu. C'est encore lui qui introduisit Maupassant dans la société littéraire de l'époque, qui lui fit connaître **Alphonse Daudet**, **Joris-Karl Huysmans**, **Émile Zola**, **Ivan Tourgueniev**, et le présenta chez la **princesse Mathilde Bonaparte**.

Grâce à cette protection et à ces amitiés, Maupassant commença à collaborer à divers journaux : **Le Gaulois** et **Gil Blas** notamment. Cette activité de chroniqueur fut extrêmement importante. Maupassant n'a pas écrit moins de trois volumes de chroniques (encore toutes ne furent-elles pas publiées) sur les sujets les plus divers : littérature, vie sociale, événements politiques (ses écrits sur l'Algérie sont d'une grande perspicacité). Certaines des idées agitées dans ces pages furent assez souvent reprises dans les contes ou les romans, de sorte qu'on a pu dire à juste titre qu'elles constituaient un « laboratoire d'écriture ». Cette expérience de la vie des salles de rédaction, il en tira profit dans *Bel-Ami* (1885).

À cette époque, il pensait cependant avoir une vocation de poète, dans laquelle Flaubert l'encourageait d'ailleurs, et les nombreux vers qu'il composa de 1872 à 1880 lui fournirent la matière de son premier livre, *Des vers* (1880), qui s'ouvre sur une fervente dédicace au maître de Croisset. Cette œuvre, trop délaissée en dehors de quelques morceaux d'anthologie (*Nuit de neige*), mérite cependant l'attention. Maupassant y apparaît comme l'un des rares, sinon le seul, représentant du naturalisme en poésie. En même temps, il se livrait à divers essais de théâtre, représentés en privé dans sa propriété d'Étretat ou dans des salons parisiens amis. Même si ses œuvres (*La Paix du ménage*, *Musotte*, *Une répétition*, *Histoire du vieux temps*) n'ont pas toujours rencontré le succès escompté, Maupassant a, sa vie durant, gardé un faible pour le genre dramatique. L'adaptation théâtrale, cinématographique ou audiovisuelle de plusieurs de ses nouvelles le prouve.

Ce n'est guère que **vers 1875** qu'il s'orienta vers la nouvelle. Il travailla d'abord pendant quelque temps à un roman historique, qui fut abandonné, puis, pendant l'été de 1879, au cours d'une réunion chez Maupassant, fut décidée la publication du fameux recueil des *Soirées de Médan* (1880), auquel il apporta sa nouvelle *Boule de Suif*. Le grand succès de cette œuvre le décida à se mettre en congé du ministère (qu'il ne quittera officiellement qu'en 1882) et, dès lors, jusqu'au moment où la maladie ne lui laissera plus de répit, il n'allait plus vivre que pour ses livres.

Devenu très rapidement un écrivain à la mode, il se vit sollicité par les salons, mais il leur résista farouchement, car il y avait en lui un profond dégoût de la vie mondaine qui lui a inspiré son roman *Notre cœur* (1890). Son travail n'était pas distrait par les passions. Il eut des liaisons, courtes, nombreuses, mais il n'a jamais rencontré un autre amour que l'amour physique, ou du moins, s'il exista, comme c'est vraisemblable, lui et ses survivants prirent grand soin d'en masquer l'existence. Il fut, comme l'a dit Edmond de Goncourt, le « véritable homme de lettres », mais dans le meilleur sens du mot, dans sa plus totale exigence. Il refusait la réclame facile, il cachait sa vie, allait même jusqu'à interdire qu'on publiât des portraits de lui, s'indignait lorsqu'il voyait livrées à la curiosité publique les correspondances privées des grands écrivains, et tenait qu'un artiste digne de ce nom ne doit compter pour s'imposer que sur son œuvre.

Il restait fidèle avec intransigeance à l'éthique littéraire de son maître Gustave Flaubert qu'il avait perdu en 1880, au moment où commençait sa véritable carrière. Celle-ci fut d'une fécondité prodigieuse. En dix ans, de 1880 à 1890, Guy de Maupassant publia régulièrement trois, et parfois quatre et cinq volumes chaque année, au total six romans, seize volumes de nouvelles, trois livres de voyage et de très nombreux articles dans les journaux et les revues.

Voyant le succès obtenu par *Boule de Suif*, il avait immédiatement abandonné ses projets de poèmes et, puisant soit dans les souvenirs de son enfance normande, soit dans ses premières expériences de la vie parisienne, utilisant souvent avec une féroce exactitude des faits divers qui lui avaient été contés par des amis d'Étretat, d'Yvetot ou de Fécamp, il écrivit les huit nouvelles qui parurent en 1881 avec *La Maison Tellier*.

Le succès fut immense et, l'année suivante, Maupassant écrivait *Mademoiselle Fifi* (1882), inspirée comme *Boule de Suif* par la guerre de 1870. À l'inspiration normande, dominante chez Maupassant jusqu'à 1885, se rattachent en particulier : *Une vie* (1883), qui fut son premier roman, *Les Contes de la bécasse* (1883), *Clair de lune* (1884), *Les Sœurs Rondoli* (1884), *La Bête à Maît'Belhomme* (1886). Mais, parmi son abondante production, dans ces années de maturité pendant lesquelles l'auteur jouissait encore de toute sa santé, il faut également citer : *Mon oncle Jules* (1884), *Miss Hariett*, *Les Contes du jour et de la nuit* (1885), *Yvette* (1885), *Toine* (1885), *Bel-Ami* (1885), *Monsieur Parent* (1885), *La Petite Roque* (1886), *Pierre et Jean* (1888), *La Main gauche* (1889), etc.

Maupassant était maintenant célèbre. Sans transiger en rien avec son idéal littéraire, il avait toujours pensé qu'il était juste que son œuvre lui apportât l'aisance et même la

richesse. Il surveillait de très près ses droits d'auteur, les bénéfices de ses traductions, les chiffres de tirage des rééditions, et bientôt fut à la tête d'une des plus grandes fortunes du monde littéraire de l'époque.

Toujours attiré par sa terre natale, il se fit construire à Étretat une jolie villa et venait très souvent en Normandie, soit pour travailler dans un isolement farouche, soit pour chasser (c'était chez lui une passion dont on trouve les échos dans *Les Contes de la bécasse*). Poussé par un mystérieux besoin de fuite qui augmenta avec les années et où l'on peut voir un des premiers signes de sa maladie mentale, il **entreprit également des voyages plus lointains** en Corse (1880), en Algérie (1881), en Bretagne (1882), en Italie et en Sicile (1885), en Angleterre (1886), en Tunisie (1888-89), dont il rapporta de passionnantes impressions recueillies dans les volumes intitulés *Au soleil* (1884), *Sur l'eau* (1888) et *La Vie errante* (1890). Rappelons enfin que c'est un séjour en Auvergne, pendant l'été 1885, qui lui donna le cadre de son roman **Mont-Oriol** (1887).

Les premiers malaises nerveux de Guy de Maupassant, qui n'apparurent pas avant 1885, causèrent une vive surprise chez les amis de jeunesse de l'écrivain qui se rappelaient le robuste garçon qu'il avait été, à l'allure même un peu paysanne, amoureux de grand air et fervent adepte de l'aviron. Cependant, même à l'époque où il semblait en pleine santé, Maupassant vivait, au moindre malaise, dans une inquiétude extrême et traversait de fréquentes crises de découragement qu'il confia à plusieurs reprises à Flaubert. Il n'est pas douteux qu'il portait la fatalité d'une dangereuse hérédité. Son frère Hervé n'est-il pas lui aussi mort fou, à trente-trois ans ? Il était d'autre part extrêmement surmené : par son travail incessant, par ses excès de toute sorte, cette sensualité à l'avidité impitoyable qui tint plus de place encore dans sa vie que dans son œuvre ; surmené enfin par les drogues, éther, morphine, haschich, qu'il se mit très vite à absorber dans l'espoir de calmer ses terribles névralgies.

L'apparition des troubles proprement physiques fut précédée par une inquiétude et une tristesse croissantes, mais déjà très nettes dans **Fort comme la mort** (1889), par un besoin presque maniaque de solitude, par un effort panique devant la monotonie de l'existence, par une obsession de plus en plus harcelante de la maladie et de la mort. Bientôt, c'est la personnalité elle-même qui fut atteinte. Maupassant commença d'être victime d'hallucinations, de dédoublements, il croyait sentir auprès de lui des êtres mystérieux et menaçants. Il réussissait cependant à surmonter son angoisse et à créer des œuvres d'un fantastique nouveau où la pathologie tient un rôle important, mais sans lien avec sa propre maladie. Par exemple : *Lui ?* (une des nouvelles des *Sœurs Rondoli*), *Qui sait ?*, une des nouvelles de *L'Inutile Beauté* (1890) et, d'une manière plus complète et plus poignante encore, **Le Horla** (1887). Dans ce dernier conte et dans plusieurs autres (*Lui ?*, *Qui sait ?*, **La Chevelure**), Maupassant fait usage d'un fantastique en partie hérité de la lecture de **Tourgueniev** et fondé sur l'angoisse intérieure et le dérèglement des perceptions sensorielles.

Vers 1889, ses amis s'aperçurent d'un net changement de son état physique. Le visage devenait décharné, le regard fixe, et Maupassant commençait à tenir des propos incohérents. Il ne cessait plus de lire des ouvrages médicaux, entretenait gravement ses

amis de la menace des microbes, ingurgitait toutes sortes de remèdes, ne dormait plus, se croyait visité la nuit par son double, etc. Son caractère devenait irritable. Dans sa manie de la persécution, il s'en prenait tantôt à son éditeur, tantôt aux journaux, tantôt à son propriétaire qu'il rendait responsable de ses insomnies, et plus souvent encore à ses médecins. Ceux-ci lui cachaient la gravité de son état et l'envoyaient faire des cures dans les Alpes et sur la Côte d'Azur.

Après avoir caressé quelques espoirs de guérison, Guy de Maupassant, vers la fin de l'année 1891, se rendit compte qu'il allait inéluctablement vers la folie. Le 1<sup>er</sup> janvier 1892, après avoir rendu visite à sa mère établie à Nice depuis plusieurs années, il s'ouvrit la gorge avec un coupe-papier en métal, mais ne se fit qu'une blessure sans gravité. Ses amis le ramenèrent à Paris. On l'interna à la clinique Blanche où il devait **mourir le 6 juillet 1893**, à l'âge de 42 ans, après dix-huit mois d'inconscience à peu près totale, coupée de crises qui obligeaient parfois les infirmiers à lui passer la camisole de force.

Maître français incontesté de la nouvelle (il en écrivit plus de deux cent soixante), pour rester fidèle à l'idéal d'attachement intransigeant à la réalité, il n'a pas été encombré, comme Émile Zola, par des aspirations sociales humanitaires. Chantre de la sensation, il s'apparente souvent aux impressionnistes, à Claude Monet notamment, qu'il avait vu peindre du côté d'Étretat et qu'il évoque dans une de ses chroniques. Disciple de Flaubert, il est exigeant sur son style qu'il veut d'une telle simplicité qu'on a pu la confondre avec de la platitude ou de la banalité. C'est que, par une rhétorique savante — toute d'illusion —, Maupassant sait rendre la grisaille dont s'enveloppe souvent la vie humaine. Il sait en peindre les pulsions irraisonnées et inquiétantes, les déviations, les courts bonheurs comme les grandes misères. Il sait dire surtout qu'il n'existe pas, à ses yeux, d'espoir ni d'au-delà pour l'homme. Pessimisme foncier que tempère une grande pitié devant les misères de notre condition. Cette lucidité, autant que son génie de styliste, expliquent son immense influence et font de lui le représentant le plus accompli et le plus durable de l'école naturaliste.

**D'après Louis Forestier (La République des Lettres)**